

CITP

Cahiers Internationaux de Théologie Pratique

Publication scientifique en ligne

Série « Actes »

Accompagner la vie pour accompagner les vocations
Actes de 18e journée d'études bilingues du mardi 24 mars 2015, Université de Fribourg

n°
15

François-Xavier AMHERDT (éd.)

MIS EN LIGNE EN :

Septembre 2019



Cahiers Internationaux de Théologie Pratique

Série « Actes », n° 15

François-Xavier Amherdt (éd.)

Accompagner la vie pour accompagner les vocations

**Actes de la 8^e journée d'études bilingues
du mardi 24 mars 2015, Université de Fribourg
(Centre spirituel Ste-Ursule, Fribourg)**

Co-organisation :

Centre d'études pastorales comparées et Département de
théologie pratique de la Faculté de théologie de l'Université
de Fribourg

Centre catholique romand de formations en Église

Publié sur le site : www.pastoralis.org en 2019

Table des matières

Présentation du colloque , par François-Xavier Amherdt	4
Problématique : Accompagner la vie pour accompagner les vocations. Du sens au milieu du chaos	4
Appeler à dire oui à la vie : un parcours théologique	5
Discerner les esprits : un parcours spirituel	5
Des chemins vocationnels	6
Contenu des Actes	6
Appeler à dire oui à la vie, un parcours théologique. Pour une anthropologie théologique , par Véronique Margron	8
1. Dire oui du sein de la condition fragile de l'existence	9
1.1 Une condition tragique	9
1.2 Responsabilité et fragilité	10
1.3 Oui à toute l'existence	10
2. Dire oui, c'est une passion pour le « com-possible »	11
2.1 La cohérence narrative	11
2.2 La cohérence pragmatique	12
2.3 La cohérence poétique	13
3. Les racines et les ailes	14
3.1 Le Mystère pascal, autre sens du temps	15
3.2 Martyre blanc, au fil des jours, parfois de sang	17
3.3 Conséquence pour la théologie chrétienne : le visage de Dieu	20
3.4 L'hospitalité, fidélité au Dieu désarmé	21
4. Conclusion : le Dieu qui engendre	22

Discerner les esprits – suivre l'Esprit de Dieu, par Christian Rutishauser	24
1. Appelés à la liberté	24
2. Vivre – une conception chrétienne	26
3. Sens et but de la vie chrétienne	27
4. « Principe et fondement »	28
5. Orienter sa vie par la prière	31
6. Consolation et désolation	33
7. Comment traiter les esprits négatifs	35
8. Une théorie de la relativité spirituelle	37
9. Le choix de ce qui est meilleur	39
10. La tentation sous l'apparence du bien	42
La vocation, c'est croire à un bonheur possible à travers le chaos.	
Interview de Véronique Margron, par Pierre Pistoletti	44

Présentation du colloque

François-Xavier AMHERDT¹

Problématique : Accompagner la vie pour accompagner les vocations. Du sens au milieu du chaos

Dieu nous appelle à la vie, c'est notre vocation première. Accompagner la vie en chacun(e) permet de promouvoir la vocation de tout être humain, notamment les vocations à la vie religieuse, au presbytérat ou au diaconat, et les vocations à un ministère et à un service ecclésial.

À la suite de « l'année de la vie consacrée », décrétée par le pape François pour l'ensemble de l'Église catholique en 2015, la 8^e Journée d'études bilingues organisée conjointement par le Centre catholique romand de formations en Église (le CCRFE) et la Faculté de théologie de l'Université de Fribourg, par son Centre d'études pastorales comparées et son Département de théologie pratique, a donné l'occasion de réfléchir sur la manière de « promouvoir et d'accompagner la vie comme vocation, afin de promouvoir et d'accompagner toutes les vocations ». Adressée aux agents pastoraux et responsables de formations des diocèses de Suisse, à la communauté facultaire et universitaire et à toute personne intéressée, la

¹ François-Xavier AMHERDT est prêtre du diocèse de Sion (Valais – Suisse) depuis trente-cinq ans. Ancien vice-directeur du séminaire et vicaire épiscopal de son diocèse, il a été dix ans curé-doyen de Sierre et Noës, puis directeur de l'Institut romand de Formation aux Ministères à Fribourg. Depuis treize ans, il est professeur francophone de théologie pastorale, pédagogie religieuse et homilétique à l'Université de Fribourg (Suisse). Il est co-responsable du Comité italo-helvétique de la rédaction et directeur-adjoint de *Lumen Vitae*. Adresse : Université de Fribourg, Miséricorde, 20 Avenue de l'Europe, CH – 1700 Fribourg. Courriel : francois-xavier.amherdt@unifr.ch.

Journée d'études s'est appuyée sur la problématique telle que définie et travaillée avec le Centre romand des vocations (CRV) de Lausanne.

Appeler à dire oui à la vie : un parcours théologique

En entrée, la professeure française Véronique Margron, sœur dominicaine, a proposé un parcours théologique intitulé : « Appeler à dire oui à la vie ». C'est au sein de la condition fragile de l'existence qu'une triple cohérence peut s'élaborer : la cohérence narrative de la vie racontée et configurée ; la cohérence pragmatique et éthique du sujet capable de devenir auteur de son existence ; la cohérence poétique conférée par la capacité d'innover de chacun(e).

C'est ainsi que, comme accompagnateurs spirituels et vocationnels, nous sommes invités à devenir des passeurs, afin que les accompagnés aient à la fois « des racines et des ailes » : des racines plongées dans le mystère pascal, vécu dans la persévérance du quotidien, le « martyr blanc » de la répétition banale du jour après jour ; et des « ailes » données par un Dieu au visage « désarmé », qui nous engendre à la vie en plénitude, accueillie dans le don de nous-mêmes et l'hospitalité inconditionnelle.

Discerner les esprits : un parcours spirituel

Puis le provincial suisse des jésuites, le Dr Christian Rutishauser, a dessiné une ample traversée de la spiritualité ignatienne, au service de l'homme d'aujourd'hui appelé à la liberté et au bonheur.

Pour celui qui cherche sa vocation et désire s'abandonner à la volonté de Dieu sur lui, il s'agit de « discerner les esprits », c'est-à-dire de distinguer, dans la prière, entre les dépendances qui conduisent à la désolation, et l'obéissance qui mène à la consolation. Cette obéissance à la volonté du Seigneur doit servir le bien propre de la personne et impliquer une « sainte indifférence » en présence des voies possibles. De manière réaliste et

parfois un brin « provocatrice », le père jésuite dégage les tentations qui peuvent se tapir sous l'apparence d'un bien, qui n'est pas nécessairement « un bien pour moi ».

Des chemins vocationnels

Outre trois témoignages présentant des parcours de vie – pas repris dans le présent *Cahier* pour que celui-ci conserve une unité de genre littéraire et de visée – les échanges lors de la journée d'études ont valorisé le rôle de la communauté dans le soutien du déploiement de toute vocation humaine et religieuse, et la nécessité d'offrir un nouveau dynamisme à la vie pastorale des diocèses à travers des espaces de rencontres interpersonnelles et d'engendrement mutuel, afin de donner réellement envie à des jeunes de suivre le Christ vivant au début du 21^e siècle.

Contenu des Actes

Le présent document comporte donc les deux exposés académiques du colloque :

1. « Appeler à dire oui à la vie, un parcours théologique. Pour une anthropologie théologique » (Prof. Véronique Margron, op).
2. « Discerner les esprits – suivre l'Esprit de Dieu » (Père Dr Christian Rutishauser, sj).

Ils sont suivis en Annexe de

3. l'interview de Véronique Margron, suite à la journée d'études : « La vocation, c'est croire à un bonheur possible à travers le chaos », *Cath-info / Apic*, n. 85, du jeudi 26 mars 2015.

Les traductions de l'allemand sont de Gabriele Nolte et François-Xavier Amherdt.

Présentation des Actes du colloque

Les textes ont été actualisés en été 2019 : vu la permanence et l'urgence de la problématique pour l'Église et l'humanité, ils n'ont rien perdu de leur actualité, surtout à la suite du synode des évêques sur « Les jeunes, la foi et le discernement vocationnel » d'octobre 2018 à Rome, et l'exhortation apostolique post-synodale *Christus vivit*².

² Pape FRANÇOIS, *Christus vivit*, Exhortation apostolique post-synodale aux jeunes et à tout le peuple de Dieu, Rome, 2019.

Appeler à dire oui à la vie, un parcours théologique. Pour une anthropologie théologique

Sr Véronique MARGRON, op¹

Dire « oui à la vie », qu'est-ce à dire ? Un oui qui soit plus radical que tout non, par une approbation qui dit la confiance, la gratitude, mais aussi le courage d'entrer dans les échanges qui font la vie humaine : recevoir et donner, prendre et perdre. Cette orientation première fait crédit au désir de vivre. Et de vivre une « vie bonne ». Malgré la fatigue ou l'angoisse, les déceptions et le découragement. Ainsi l'appel à dire oui à toute son existence, ombres et lumières, est une promesse avec laquelle il faut tracer son chemin. Une promesse indispensable que nous devons pouvoir tenir : « Que chacun, jusqu'au bout, se sente approuvé d'exister, soutenu dans son désir d'exister, jusqu'au point de pouvoir à son tour, reporter son désir de vivre sur les autres. »²

¹ Sr Véronique MARGRON op, est professeure de théologie morale à la Faculté de théologie de l'Université catholique de l'Ouest à Angers, prieure provinciale de sa province de France et présidente de la Conférence des religieuses et religieux de France. Parmi les derniers titres parus : *Un moment de vérité*, Paris, Albin Michel, 2019 ; *Fidélité – infidélité. Question vive*, Paris, Cerf, 2017 ; *Solitudes, nuit et jour*, Paris, Bayard, 2014 ; *Fragiles existences, orienter sa vie*, Paris, Bayard, 2010, Prix des écrivains croyants 2011 ; avec Éric FASSIN, *Homme, femme, quelle différence*, Paris, Salvator, 2011 ; *Vivre par tous les temps*, Paris, CLD, 2008 ; *Libres traversées de l'Évangile*, Paris, Bayard, 2007 ; *Voir le bonheur*, Paris, DDB / La Croix, 2006.

²Paul RICŒUR, *Vivant jusqu'à la mort*, Paris, Seuil, 2007 (Préface d'O. ABEL, livre posthume).

1. Dire oui du sein de la condition fragile de l'existence

1.1 Une condition tragique

Dire oui comme un parcours théologique, c'est d'abord ne pas oublier que « la condition humaine est condition tragique, parfois fracassée »³, un tragique de conflit et un tragique d'irréversibilité⁴.

C'est dans cette condition de finitude que trouve sa source le tragique de conflit. Comme chez Sophocle, ce qu'il y a de proprement tragique dans le conflit entre Antigone et Créon, c'est ce que Ricœur appelle « l'étroitesse de l'angle d'engagement » de chacun des protagonistes, la manière dont chacun s'enfonce dans son rôle sans pouvoir en sortir. Ricœur écrit : « Si j'ai choisi Antigone, c'est parce que cette tragédie dit quelque chose d'unique concernant le caractère inéluctable du conflit dans la vie morale. [...] Ce qu'Antigone enseigne sur le ressort tragique de l'action, [...] l'étroitesse de l'angle d'engagement de chacun des personnages. »⁵

Le tragique oppose deux règles, deux droits, deux devoirs aussi légitimes l'un que l'autre, et incompatibles : la raison d'État en temps de guerre et de crise, et le devoir sacré de sépulture envers ceux de sa famille ; ou bien le conflit qui traverse la théorie de la justice entre le respect fondamental des libertés, et le principe non moins fondamental de l'égalité.

³ Paul RICŒUR, *Philosophie de la volonté*, Tome 1 : *Le volontaire et l'involontaire*, coll. « Points – Essais », Paris, Seuil, 2009 ; il se termine par « Le chemin du consentement » (rédigé en 1946-1948).

⁴ L'œuvre de RICŒUR rencontre le tragique autour de la question du mal, dans *La philosophie de la volonté*, et de celle du temps, dans *Temps et récit*, 3 Tomes, Paris, Seuil, 1983-1985.

⁵ Paul RICŒUR, *Soi-même comme un autre*, coll. « Points – Essais », Paris, Seuil, 1996, pp. 281-290.

L'autre tragique réside en cette ambiguïté fondamentale qui désigne l'impossible partage en l'humain de l'agent et du patient, du coupable et de la victime. Ce qui est terrible dans le mal, ce n'est non pas tant la souffrance que le sentiment d'irréversible⁶, d'irréparable, qui l'accompagne. Un tragique qui est encore accentué, avec Œdipe par exemple, lorsque le personnage qui s'enfonce dans le crime (tuer son père, épouser sa mère) le fait de manière aveugle, sans savoir ce qu'il fait. Et c'est probablement ici que le tragique d'irréversible manifeste sa portée : c'est que les conséquences de nos actes se détachent de nos intentions premières, s'autonomisent et nous échappent complètement.

1.2 Responsabilité et fragilité

Dire oui à l'existence, c'est *tenir ensemble le sens de la responsabilité et la réalité de la fragilité de l'humain*. C'est nous rendre responsables, tout en sachant combien nous sommes des êtres complexes, car nos actes ne se décident pas que dans notre connaissance mais tout autant en nos corps, nos âmes, nos cœurs, selon un nécessaire mélange.

1.3 Oui à toute l'existence

Indéniablement donc, l'appel à dire oui à l'existence requiert *une volonté de pouvoir dire oui à toute l'existence*, telle qu'elle est. Non pour qu'elle ne puisse ni ne doive évoluer, mais parce que pour espérer s'orienter et faire usage de sa liberté, il importe, lentement, de se décider à ce que le oui l'emporte en nous sur le néant et le non. Il convient qu'un oui au sens de l'existence soit alors possible, malgré tout, – un malgré tout qui peut peser bien lourd. C'est donc oui à l'avenir, pourtant inconnu.

⁶ Cf. Paul Ricœur, *Philosophie de la volonté*, Tome 2 : *Finitude et culpabilité. L'homme faillible*, coll. « Points – Essais », Paris, Seuil, 2009, p. 361.

2. Dire oui, c'est une passion pour le « com-possible »

La passion pour ce que j'appelle le « com-possible » (ce qui est possible en même temps) s'exprime à travers une triple cohérence, ou une triple recherche d'unité suffisante.

2.1 La cohérence narrative⁷

Les événements ne sont jamais bruts, mais toujours interprétés, réinterprétés au fil du temps et de ses sédimentations. Notre existence devient telle une trame, un tissu d'histoires racontées : une identité narrative qui n'est pas une identité stable et sans faille. Elle se fait, se refait, parfois se défait : l'unité narrative d'une vie demeure inaccessible et inachevable, mais c'est bien à elle que s'attache en premier lieu une identité proprement éthique, qui permette de parler de responsabilité et de fragilité. La capacité du sujet à parler, à agir, à s'imputer paroles et actions, et à se raconter subissant et agissant, précède la capacité à se tenir pour responsable. Ce qui rend le sujet digne d'estime pour lui-même et pour les autres, c'est ce désir qu'il sent en lui d'une vie bonne et accomplie. Or ce désir prend une forme narrative : vers le passé, sous forme de rassemblement, « je suis celui qui, et qui... » ; et vers l'avenir par la promesse, « je serai celui qui ». Cela

⁷ « Sans le secours de la narration, le problème de l'identité personnelle est en effet voué à une antinomie sans solution : ou bien l'on pose un sujet identique à lui-même dans la diversité de ses états, ou bien l'on tient, [...], que ce sujet identique n'est qu'une illusion substantialiste. [...] Le dilemme disparaît si, à l'identité comprise au sens d'un même (*idem*), on substitue l'identité comprise au sens d'un soi-même (*ipse*) ; la différence entre *idem* et *ipse* n'est autre que la différence entre une identité substantielle ou formelle et l'identité narrative. [...] À la différence de l'identité abstraite du Même, l'identité narrative, constitutive de l'ipséité, peut inclure le changement, la mutabilité, dans la cohésion d'une vie. » Paul RICŒUR, *Temps et récit*, Tome 3 : *Le temps raconté*, p. 356.

advient dans les vicissitudes du réel et de l'existence⁸. A travers tous les écarts issus de la finitude, l'unité narrative, jamais achevée, se propose et ne s'avance que par un incessant travail d'interprétation de soi.

Ainsi, l'unité narrative réside dans l'ensemble des réponses « com-possibles » à la question du « qui suis-je, qui es-tu ? »

La « vie bonne » s'interprète toujours singulièrement, en une singularité qui a besoin des autres pour être confirmée, infléchie, confortée. C'est l'autre qui l'« autorise » à raconter et à promettre, c'est l'autre qui fait crédit à ses récits et à ses promesses, c'est l'autre qui croit à sa cohérence et lui accorde cette confiance minimale sans laquelle il ne la chercherait même pas. « Les histoires de vie sont à ce point enchevêtrées les unes dans les autres que le récit que chacun fait ou reçoit de sa propre vie devient le segment de ces autres récits que sont ceux des autres. »⁹

2.2 La cohérence pragmatique¹⁰

Nous faisons tous l'expérience de la pluralité narrative à travers des conflits entre des désirs, des visées, des projets de vie et de bonheur ; conflits entre des promesses incompatibles ; conflits de loyautés, etc. Entre alors en jeu une autre cohérence éthique : une cohérence pragmatique.

Ce sont les désaccords et les conflits eux-mêmes qui suscitent et renvoient à ces règles pragmatiques, lesquelles ne tranchent pas sur le fond mais rendent le conflit négociable, supportable. « *Ne fais pas à ton prochain ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse* » (Tb 4,15)... Il ne s'agit pas de

⁸ Voir Jean LADRIÈRE, *L'éthique dans l'univers de la rationalité*, coll. « Catalyses », Namur / Québec, Artel / Fides, 1997, pp. 109-137.

⁹ Paul RICŒUR, *Le juste*, coll. « Philosophie », Paris, Esprit, 2001, p. 36.

¹⁰ Cf. Paul RICŒUR, *Du texte à l'action. Essai d'herméneutique II*, coll. « Esprit / Seuil », Paris, Seuil, 1986, pp. 356-361.

rechercher une cohérence de vie pleine, mais un minimum de non-contradiction par lequel j'accepte que d'autres me fassent ce que je leur fais, se justifient comme je me justifie. Cette quête de cohérence passe donc aussi par la capacité à argumenter¹¹.

Le nom de cette cohérence pragmatique est essentiel à la pensée en éthique philosophique : c'est « l'autonomie », cette capacité d'un sujet à se traiter soi-même comme un autre, la capacité d'un sujet à être « auteur » de son existence, « auteur » et « acteur ».

2.3 La cohérence poétique

Pour échapper à l'alternative entre ce désir d'une cohérence trop pleine et cette règle d'une cohérence trop vide, ou pour en tenir l'écart, il nous faut une cohérence d'un troisième type¹². Car il faut que chacun puisse construire une cohérence inédite entre le possible et le réel, entre ce qu'il désire et ce qui se présente.

Il s'agit donc d'« une cohérence qui n'est pas seulement à préserver mais à construire ». Il ne s'agit plus seulement de manifester la non-contradiction des réponses morales, mais de montrer que la responsabilité réside maintenant dans la capacité à répondre de nos réponses face à un surcroît d'interrogation et là même où les réponses antécédentes ne répondent plus vraiment à la situation.

La cohérence poétique engage alors la capacité créatrice de chacun, celle qui caractérise le jugement et le travail de l'imagination qui l'accompagne. Ce travail opère en suspendant, en neutralisant la pertinence antécédente,

¹¹ Voir Paul RICŒUR, *Soi-même comme un autre*, p. 327.

¹² C'est le sujet central de l'exposé de RICŒUR, dans *Soi-même comme un autre* : l'étude sur « la sagesse pratique » est aussi longue que les deux autres réunies.

avec ses règles et son monde, et en ouvrant un autre monde possible, plus dense en « com-possibilités ».

C'est à cause de la hauteur, de la largeur, de la profondeur du tragique dans la vie humaine, que surgit la passion pour faire cohabiter dans le même monde ce qui semble ne jamais pouvoir y cohabiter. Là où l'on ne voit que l'incompatible, il convient de faire voir la com-possibilité. Mais cela suppose une véritable conversion du visible vers un invisible.

Voilà ce qui rend possible de répondre à un appel à vivre pleinement. À vivre, et donc à choisir, à opter pour une vie sensée, c'est-à-dire orientée vers un avenir, ayant du goût, et signifiante aujourd'hui.

3. Les racines et les ailes

Nous ne sommes pas à compte personnel. Nous ne sommes pas des propriétaires de nos existences. Mais des êtres redevables pour d'autres, en faveur d'autres.

Nous sommes des voyageurs et des passeurs :

- *Des voyageurs* en raison même de notre baptême... La vie est un parcours, un itinéraire, un pèlerinage, et cette vie a un sens (et pas seulement du sens) : elle est chemin vers la « maison du Père ». Des voyageurs, au titre des missions reçues, des appels entendus de l'Église et du monde. Des voyageurs, car toute réponse exige toujours de se mettre sur la route.
- Puis *des passeurs*, puisque dans notre mission de « suiveurs » du Christ, nous ne passons pas la mer seuls, nous ne la passerons qu'ensemble, les uns avec et pour les autres, pour ce monde aussi. « *Passe devant eux... et moi je serai devant toi.* » (Exode 17,3-7) « *Passer devant* », c'est tout à la fois : ouvrir le chemin avec tous ceux qui seront partie prenante ; veiller à ce que le chemin ouvert soit accessible à tous ; accompagner au mieux chacun des membres de la

caravane ; et tenir que Jésus lui-même est le chemin. « Passer devant », ce n'est pas revendiquer d'être à tout moment à l'avant-garde, c'est assumer la responsabilité de faire en sorte que le peuple de Dieu soit en marche.

L'avenir de l'Église, c'est de laisser ses fidèles aller au monde, y implanter des communautés de disciples ouvertes à la vie des autres, y témoigner de la liberté qu'ils tiennent du Christ et de la vitalité de l'Évangile, en portant pleinement la responsabilité de leur existence chrétienne engagée dans la vie du monde.

3.1 Le Mystère pascal, autre sens du temps

En régime chrétien¹³, ce n'est pas tant la vie qui est sacrée que son don : un don qui est impérativement relié à la passion pour le monde et non à sa haine ; un don qui alors est le signe ultime de l'hospitalité pour le temps de l'histoire des hommes. C'est une temporalité neuve qui, du sein même de la mort, affirme l'avenir, le rend présent, vivant. La figure du Christ vient alors « défataliser » le temps et l'orienter vers l'ouvert pour chacun de nous. « Le Christ Dieu est la patrie vers laquelle nous allons ; le Christ homme est la voie par laquelle nous allons. C'est à lui que nous allons, par lui que nous allons. »¹⁴

L'avènement du Christ a donc modifié la compréhension que nous pouvions avoir du temps. En effet, dans la figure paradoxale que prend la croix – du Christ – pour la confession de foi, elle casse la mort et par là même la violence. Elle ne rompt pas avec la finitude mais en retourne la signification. « *Donner sa vie pour ceux que l'on aime* » (Jean 15,13), telle est alors l'espérance ordinaire d'une vie sensée qui, aujourd'hui, persévère dans

¹³ Cf. Jean-Luc MARION, *Prolégomènes à la charité*, Édition définitive complétée de trois chapitres, Paris, Grasset, 2018.

¹⁴ SAINT AUGUSTIN, *Confessions*, X, 42, 67.

l'humain et refuse la brutalité. Et cela, sous le signe de l'insécurité qui est le lot de chacun. L'événement est un avènement, celui d'une parole de donation, du mouvement du don, *kairos* de Dieu qui rajeunit sans cesse le temps sous son mode de *chronos*.

La grammaire du temps chrétien manifeste une boucle herméneutique entre la réception de mon identité par quelqu'un qui me précède, le Christ vrai Dieu et homme véritable, et qui ouvre l'histoire à l'imprévu de la donation. Elle est dans ce paradoxe de recevoir son autonomie d'un autre que soi, Autre qui n'est pas à imiter mimétiquement, mais qui fait entrer dans son amitié.

Dans ce « présent du présent », temps « intérimaire », se joue alors l'impératif de la générosité comme marque de la mystique chrétienne. Car à travers elle, c'est une partie de la générosité de Dieu en ce monde qui se dévoile et s'invente. Il ne s'agit donc pas d'un horizon, mais d'une relation intérieure à notre existence. Tel est le lieu et l'adresse, celle de Dieu en chacun : la compassion. Comment alors la déployer ? La compassion se fait passion pour les visages réels qui ne fera jamais l'économie de l'échec et du mal, de l'impasse lancinante, harcelante, du malheur, de l'incapacité, du scandale de la mort et de la violence.

Pour le croyant chrétien, le centre de gravité du monde a changé : il n'est pas du côté de la réussite mondaine, mais en ce « non lieu » de la croix qui n'est pas la croix de n'importe qui, mais celle de cet homme dont les premiers chrétiens vont dire qu'il est vraiment Dieu et véritablement homme, celle de cet homme qui est mis à mort pour des raisons théologiques : au nom du visage de Dieu qu'il annonce ; celle d'un Dieu qui s'approche de chacun. Il n'y a donc pas de regard morbide sur cette croix, ce n'est pas l'instrument de torture qui est valorisé, mais bien la donation sans retour du Nazaréen.

3.2 Martyre blanc, au fil des jours, parfois de sang

3.2.1 La communauté de Tibhirine¹⁵

Une communauté vivait à Tibhirine¹⁶, non loin de Médéa en Algérie, depuis près de 60 ans, après avoir été précédée en Algérie par une autre communauté à Staouéli, pendant elle aussi près de 60 ans. Elle vivait sa vocation contemplative de priants au milieu d'autres priants, sa vocation pleinement humaine dans l'hospitalité à tous, et spécialement aux Algériens de toutes religions, dans le soin prodigué aux plus démunis. Elle se présentait comme une communauté de dialogue, qui manifestait le non antagonisme des traditions religieuses¹⁷ en présence. Les sept moines avaient tous décidé de rester, non par goût du martyre de sang, mais simplement pour manifester la « co-humanité » en restant solidaires du peuple algérien, et déterminés à résister à ses côtés. En 1993, la nuit de Noël¹⁸, le visage et les mains désarmés de Christian de Chergé ont désarmé

¹⁵ Désormais reconnue comme repère de prière par la béatification des moines martyrs et de l'évêque d'Oran, avec d'autres, le 8 décembre 2018 à Alger.

¹⁶ Voir Christian SALENSON, *Christian de Chergé, une théologie de l'espérance*, Paris, Bayard, 2009 ; *L'autre que nous attendons. Homélies du Père Christian de Chergé*, Bégrolles-en-Mauges, Éd. De Bellefontaine, 2006.

¹⁷ Je pense à la création du groupe du *Ribât es Salam* (« Le lien de la paix »), composé de musulmans soufis et de chrétiens, dont trois ou quatre des moines, qui se réunissait deux fois l'an pour prier en silence un temps, chacun dans sa tradition, et ensuite pour mettre en commun comment chacun avait reçu le passage de l'une ou l'autre des Écritures (Bible ou Coran).

¹⁸ Ils avaient eux-mêmes été directement confrontés à la menace des islamistes. Dans la soirée du 24 décembre 1993, vers 19 heures 15, alors même qu'ils s'apprêtaient à fêter Noël, les moines reçoivent la « visite » d'un groupe de six hommes armés. Pendant que trois hommes restent à l'extérieur, trois autres font irruption à l'hôtellerie et demandent à voir le responsable du lieu. Christian de Chergé, le supérieur du monastère, arrive et se trouve face à face avec le chef du groupe. Il refusera de satisfaire à ses exigences, car il n'entend pas céder à la

ses visiteurs armés.

Expérience vécue, dira-t-il plus tard, qu'en se présentant les mains nues au meurtrier surarmé, il est possible de le désarmer... non seulement en lui donnant de voir de près ce visage d'un frère en humanité qu'il menaçait de mort, mais aussi en lui laissant sa meilleure chance de révéler quelque chose de son propre visage caché « dans les profondeurs de Dieu ». Est-ce que j'ai le droit de demander : « Désarme-le », si je ne commence pas par dire : « Désarme-moi et désarme-nous en communauté » ? Et, en fait, oui, c'est ma prière quotidienne, je vous la confie tout simplement ; tous les soirs, je dis : « Désarme-moi, désarme-nous, désarme-les ».

À travers cette spiritualité du « désarmement », Christian donne de Dieu ce témoignage essentiel : Le Dieu de l'Évangile est un Dieu désarmé qui invite l'homme à se désarmer pour pouvoir désarmer l'autre homme. La force est du côté de la bonté, non comme résignation, mais bien comme combat. « *Ne résistez pas au mal en imitant le méchant.* » (Matthieu 5,39)

Des fils infiniment frères : « Car si le Verbe s'est fait Chair, il s'est aussi fait Frère », dira Christian dans une homélie. Mais la violence tient bon aussi et dans la nuit du 26 au 27 mars 1996, des hommes du GIA (Groupement islamique armé) enlèvent les moines de la Trappe de Notre Dame de l'Atlas. Le 21 mai, un communiqué du GIA annonce leur mort.

3.2.2 Pierre Claverie, persévérance du martyr blanc

Se tenir là au pied de la croix du Christ, unique attitude, témoin du temps bouleversé par Jésus de Nazareth, voilà ce qui donne force au témoignage authentique.

Où serait l'Église de Jésus-Christ si elle n'était pas d'abord là au pied de la croix ? Jésus meurt abandonné des siens et raillé de la foule. Je crois qu'elle

menace. Finalement, les six hommes quittent les lieux sans commettre la moindre violence.

meurt de ne pas être assez proche de la croix de son Seigneur. Sa force et sa fidélité, son espérance et sa fécondité viennent de là, pas ailleurs ni autrement. [...] Car il s'agit bien d'amour et d'amour seul dont Jésus nous a donné le goût et tracé le chemin : Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.¹⁹

Quiconque veut être disciple de Jésus est donc amené, à son tour, à se situer sur des « lignes de fracture »²⁰.

La croix, c'est l'écartèlement de celui qui ne choisit pas un côté ou un autre, parce que s'il est entré en humanité, ce n'est pas pour rejeter une partie de l'humanité. Alors, il est là et il va vers les malades, vers les publicains, vers les pécheurs, vers les prostituées, vers les fous... Il va vers tout le monde. Il se met là et il essaie de tenir les deux bouts...

Tel est bien la source du martyr blanc, témoignage du plus grand amour : assumer les difficultés de la vie, assumer les conséquences de ses engagements.

Voici ce que Pierre Claverie écrit à Pâques 1996, dans un « sentir commun » avec les moines de l'Atlas, selon l'*habitus* du témoignage au fil des jours, un

¹⁹ « Homélie à Prouilhe », le 23 juin 1996. Pierre Claverie op, évêque d'Oran, fut assassiné, le 1^{er} août 1996, peu avant minuit, en rentrant de discussions pour la paix, devant son évêché, avec un jeune Algérien, musulman, ami de la communauté chrétienne, à laquelle il rendait volontiers service pendant les mois d'été. Il participait activement aux négociations pour la paix en Algérie.

Voir Jean-Jacques PÉRENNÈS, *Pierre Claverie. Un Algérien par alliance*, coll. « Spiritualité », Cerf, Paris, 2018 ; Pierre CLAVERIE, *Il est tout de même permis d'être heureux. Lettres familiales 1967-1969*, coll. « Intimité du christianisme », Paris, Cerf, 2003 ; *Cette contradiction continuellement vécue. Lettres familiales 1969-1975*, coll. « Intimité du christianisme », Paris, Cerf, 2007 ; *Donner sa vie. Six jours de retraite sur l'Eucharistie*, coll. « Épiphanie », Paris, Cerf, 2003 ; *Petit traité de la rencontre et du dialogue*, coll. « Épiphanie », Paris, Cerf, 2004.

²⁰ Pierre Claverie, « Homélie à Prouilhe », le 23 juin 1996.

témoignage qui veut la vie pour tous, un témoignage qui ne retient pas sa propre vie :

Nous savons maintenant, en Algérie, ce que signifie « mourir de mort violente ». Avec des dizaines de milliers d'Algériens et d'Algériennes, nous affrontons chaque jour cette menace diffuse qui se précise parfois et se réalise, quelles que soient les précautions prises... Et nous voilà posée la question radicale de la mort et donc du sens de notre vie... Le mystère de Pâques nous oblige à regarder en face la réalité de la mort de Jésus et la nôtre, et à rendre compte de nos raisons de l'affronter...

Une obligation surgit alors : ce qui est en jeu, dans le geste de la vie chrétienne et de son appel, c'est d'être tout près de la croix de son seul Seigneur, se tenir là, en confiance.

Le martyr blanc, c'est ce que nous essayons de vivre chaque jour, c'est-à-dire ce don de nos vies goutte à goutte dans un regard, une présence, un sourire, une attention, un service, un travail, dans toutes ces choses qui font qu'un peu de la vie qui nous habite est partagée, donnée, livrée, sans retenir notre vie. Telle est l'urgence de la vie chrétienne, non parce qu'elle voudrait mourir, mais au contraire car elle veut rendre témoignage de l'ouvert, d'un style d'exister porté par l'espérance.

3.3 Conséquence pour la théologie chrétienne : le visage de Dieu

Ainsi, l'une des questions théologiques les plus fondamentales revient en définitive à une question d'orthographe : comment écrivons-nous le « Dieu désarmé » ? Trop souvent les religions ont écrit le « dieu des armées » avec une faute d'orthographe, c'est-à-dire en trois mots. Le vrai Dieu ne peut être que le « Dieu désarmé », en deux mots. Jésus a désarmé Dieu – plus exactement, il a désarmé les images que l'homme s'est faites de Dieu en l'imaginant à sa propre ressemblance. Jésus a désarmé tous les dieux des armées. Il a renversé les dieux tout-puissants de leur trône et il a témoigné de l'humilité de Dieu, de sa discrétion, de sa courtoisie, de sa non-violence.

La théologie aussi doit être désarmée, comme l'appel à vivre doit l'être. Elle se nourrit du courage spirituel et de l'honnêteté intellectuelle, pour vivre de « l'exigence évangélique de désarmement », vécue et formulée par Christian et ses frères.

La transcendance de l'homme, c'est de craindre le meurtre plus que la mort. La transcendance de l'homme, c'est cette possibilité de prendre librement le risque de mourir pour ne pas tuer, plutôt que de prendre le risque de tuer pour ne pas mourir. C'est ce risque-là que les moines de Tibhirine ont pris en toute connaissance de cause, non pas parce qu'ils avaient le goût du martyre, mais parce qu'ils avaient le goût de la liberté. Car l'amour les avait rendus libres.

3.4 L'hospitalité, fidélité au Dieu désarmé

Dans la tradition des évangiles, Jésus crée un espace de liberté autour de lui, tout en communiquant, par sa simple présence, une proximité bienfaisante à ceux et celles qui viennent à sa rencontre. Ainsi ce dessaisissement de soi, interprété par C. Theobald dans la perspective de l'hymne de Philippiens 2,6-11 (*ekénosen* : il s'est vidé), n'est pas faiblesse mais capacité d'apprentissage, signe d'une autorité (*exousia*) et d'une force (*dunamis*) dont le secret est la concordance avec soi-même : « Il rayonne car en lui, pensées, paroles et actes concordent absolument et manifestent la simplicité et l'unité de son être. »²¹ Il crée ainsi un espace de vie qui permet à ceux qu'il rencontre de découvrir leur propre identité et d'y accéder à partir de ce qui les habite déjà en profondeur et peut alors s'exprimer en un acte de « foi », que C. Theobald interprète comme le crédit fait à celui qui est en face et en même temps à la vie tout entière. Chacun peut repartir parce que l'essentiel de l'existence s'est joué en un instant. Ainsi le rayonnement du

²¹ Voir Christoph THEOBALD, *Le christianisme comme style. Une manière de faire de la théologie en postmodernité*, 2 Tomes, coll. « Cogitatio Fidei », n. 260 et 261, Paris, Cerf, 2007, p. 71s.

Nazaréen se fait discret, voire s'efface au profit de *quiconque* et suscite, il révèle en lui l'« élémentaire » de vie, la « foi » dont Jésus ne s'approprie jamais l'origine. C. Theobald a mis en évidence la seconde caractéristique de cette hospitalité unique : une capacité d'apprentissage au profit d'une présence à « quiconque ».

En résumé, deux traits essentiels jaillissent de cette approche phénoménologique de l'exister de Jésus de Nazareth : une capacité d'apprentissage ou de dessaisissement de soi perçus comme une hospitalité au quotidien ; au profit d'une présence à « quiconque », ici et maintenant.

Alors ces deux traits caractérisent ce concept « d'hospitalité au quotidien, ouverte à une perception élémentaire ». Pour C. Theobald, « [S]a manière à lui [le Christ] de faire et de laisser advenir d'autres que lui – et comme lui – fait intrinsèquement partie de sa propre figure de sainteté messianique »²².

À l'écoute de ce témoin, se définit le « style chrétien » comme hospitalité ouverte au tout-venant. Une « conception mystique de l'existence ». Là se tient la véritable réponse à l'appel à vivre comme parcours théologique. C'est l'appel à un style de vivre, que chacune et chacun doit alors « singulariser ».

4. Conclusion : le Dieu qui engendre

Notre Dieu est le vivifiant de nos existences, il n'est pas enclos dans la solitude de son absolu, saint, il n'est pas isolé dans une perfection inaccessible. Il est un Dieu créateur, recréateur et non pas « immortel », inabordable. S'il engendre vraiment, le Dieu transcendant de la Bible est dans une présence proche. Pour Dieu, engendrer est synonyme d'aimer.

Dans cet engendrement de Dieu, il y a donc sa liberté élective, qui ne résulte pas d'une quelconque nécessité. Il y a une désignation unique, adressée à chacun(e) : « *Tu es mon fils* » (Matthieu 4,17), une œuvre de la grâce

²² *Ibidem*, p. 60 et 48.

adoptive, non de la nature immanente, un irrévocable appel, qui ne se réalise en plénitude que dans le Fils Unique seul. Il s'ensuit que Dieu aime la multiplicité et la variété humaine, qu'il dévoile sa tendresse et la fidélité de sa sollicitude envers nous. Il est ce Dieu qui nous précède et nous appelle par son amour.

À ceux qui ont reçu le Verbe, à ceux qui croient en son nom, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. Ceux-là ne sont pas nés du sang, ni d'un vouloir de chair, ni d'un vouloir d'homme, mais de Dieu. (Jean 1,12-13)

Ainsi, répondre à l'appel à vivre, c'est entrer dans la filiation qui rend libres les fils et les filles reconnaissants, dont la dette ne consiste pas à rendre au Père ce qu'il a donné, mais à transmettre ce don à d'autres, à tous, à travers les chemins et les vocations de chacun(e). C'est être fils pour devenir amis, être fils et non esclaves des fils libres, être des fils qui inventent.²³

²³ Voir aussi en Annexe (texte final) l'interview que Véronique Margron a donnée à l'Agence *Cath-info / Apic* le jeudi 26 mars 2015 : « La vocation, c'est croire à un bonheur possible à travers le chaos. »

Discerner les esprits – suivre l'Esprit de Dieu

Christian RUTISHAUSER¹

1. Appelés à la liberté

L'Exode constitue le récit central de la Bible hébraïque : la sortie de l'esclavage, la genèse d'un peuple au désert, la conclusion de l'Alliance au Sinaï, l'entrée en terre promise. En fait, l'ensemble des cinq livres du Pentateuque racontent cette histoire du chemin vers la liberté, qui est déjà incarné par les patriarches et leurs épouses. C'est un chemin vers une culture de la justice. Le point de départ n'en est pas l'inculture ou la barbarie. Il s'agit bien plus d'offrir une alternative à cette culture raffinée représentée par l'Égypte. Il convient de ne pas se laisser éblouir ou séduire par elle. Ainsi commence le Décalogue en Exode 20,1 : « *C'est moi, le Seigneur ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude.* » Il est suivi des commandements qui définissent la manière de concrétiser les relations des Hébreux avec leur Dieu et entre eux, dans un esprit de liberté et de justice : ne pas abuser du nom de Dieu, célébrer le sabbat en tant que jour de liberté, ne pas menacer ses parents, ses proches ni leurs moyens de subsistance.

Le langage central du Nouveau Testament interprète ce chemin vers la liberté à travers la vie, la mort et la résurrection de Jésus. Ses derniers jours dramatiques se déroulent dans le cadre de la Pâque juive, qui célèbre la libération de la captivité d'Égypte. Ainsi, au centre du Nouveau Testament

¹ Le père Christian M. RUTISHAUSER est provincial suisse des jésuites, docteur en théologie, spécialiste du dialogue avec le judaïsme et ancien responsable de la maison de formation « Lassalle », près de Zoug, en Suisse centrale.

se trouve également une histoire de délivrance. Jésus guérit des maladies de toutes sortes et réintègre les hommes dans la société ; il est un prédicateur itinérant qui appelle des hommes et des femmes à vivre selon la Parole de Dieu ; il est livré aux forces du mal et sa résurrection hors des griffes de la mort représente une histoire de libération loin des forces des démons et du péché : « *Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté* », formule Paul (2 Corinthiens 3,17).

Toutefois, la liberté signifie :

- liberté hors des contraintes intérieures et extérieures, des mécanismes qui créent l'injustice, des structures qui exploitent, de la culpabilité et du péché qui paralysent, de la cécité et de l'insensibilité à l'égard de la réalité ;
- liberté pour une communauté de frères et de sœurs, aptitude à la fidélité et à la solidarité, honnêteté et capacité à supporter les souffrances, responsabilité et service de la justice pour les autres.

La Bible hébraïque affirme que les Israélites sont appelés à être un peuple saint et sacerdotal ; les épîtres néotestamentaires reprennent la même désignation pour les jeunes communautés (cf. 1 Pierre 2,9). Être saint signifie agir et sanctifier la vie comme les saints. Il y va de « l'imitation de Dieu » (*imitatio Dei*). Être prêtre signifie se distinguer et se mettre à part pour le service du monde, comme l'a fait Jésus. Il y va de « l'imitation du Christ » (*imitatio Christi*).

Luc décrit la vocation chrétienne quand il recourt à la formulation suivante dans le *Benedictus* : « *Il nous a accordé que, sans crainte, délivrés de la main des ennemis, nous le servions dans la justice et la sainteté, en sa présence tout au long de nos jours.* » (Luc 1,73b-75) Il s'agit d'un abrégé de la vie chrétienne. L'Ancien et le Nouveau Testament constatent tous deux que ce chemin dans la liberté, la sainteté et la justice suit un cours dramatique, tout sauf linéaire et sans encombre ; tout sauf sans conflit et tension. Dans leur route à travers le désert vers la terre promise, les Hébreux ont enduré des attaques et des menaces intérieures et extérieures. Même

quand ils étaient exposés aux puissances de mort, ils se sont rendus coupables ! Jésus et ses apôtres eux aussi ont expérimenté des menaces intérieures et extérieures. Celui qui ne prend pas sur lui sa croix ou qui n'est pas prêt à mourir comme le grain de blé ne participera pas à la gloire de la résurrection (cf. Jean 12,24).

Mais Dieu encourage l'homme sur cette voie dramatique. Il l'incite même à emprunter ce parcours tragique. C'est une voie de service des autres et en même temps, un chemin de croissance et d'apprentissage, de responsabilisation éthique et de don de soi, de devenir personnel et de constitution de la communauté, parcouru par des êtres adultes, capables d'entrer en relation et continuellement disposés à la réconciliation.

2. Vivre – une conception chrétienne

J'ai essayé de décrire ce que cela signifie : être appelé à la vie. Vivre pleinement, comme le promet le Christ dans l'évangile de Jean (10,10), ne signifie pas « se-jeter-dans-la-vie ». Il n'y va pas seulement du divertissement, du plaisir, de l'expérience de l'émotion et de la réalisation de soi. La signification de la vie dans la tradition biblique ne correspond pas nécessairement à ce que nous considérons comme une vie réussie dans notre société du bien-être, occidentale et postmoderne. Notre société n'accepte pas la plénitude de la vie, elle n'en prend que la moitié, le bon côté des choses, mais pas les souffrances. Le personnel prime toujours plus sur le service de la communauté, rien que le plaisir mais pas le renoncement et la patience. Être appelé à la vie signifie dire oui au développement et à la croissance en soi de la totalité de la réalité, avec sa dramatique et ses pressions.

D'un autre côté, le message biblique, les célébrations liturgiques, les déclarations dogmatiques, la discipline ecclésiastique et même les formes de vie – que ce soit le presbytérat ou la vie religieuse, un ministère laïc ou le mariage chrétien –, tout cela ne représente pas seulement une forme de vie « à part ». Toutes ces formes ne doivent pas seulement être préoccupées par leur maintien et leur auto-préservation. Elles doivent servir

d'accompagnement et de soutien sur le chemin de la croissance humaine et de la création d'une communion juste et libre.

Que nous soyons actifs dans l'Église ou vivant principalement dans la société séculière, il est urgent de nous orienter toujours à neuf selon l'Esprit de l'Évangile – et par là, j'entends la Bonne Nouvelle de l'ensemble de la Bible – et d'après la direction de la Tradition ecclésiale, en ses multiples facettes. Celui qui veut suivre l'Esprit de Dieu et l'appel de Jésus-Christ, celui-là doit d'abord se familiariser avec l'Esprit de l'Écriture sainte et de l'Église. La formation et l'apprentissage continus de la foi sont des conditions *sine qua non* pour se faire « à l'odeur de l'étable » de l'Évangile. Se laisser former et transformer, afin de parvenir à percevoir intuitivement l'Esprit de Dieu, ne va pas de soi, même dans l'Église, car trop souvent le service de la survie des structures ecclésiales prévaut et constitue l'objectif principal. Mais celui qui s'enracine tel un arbre dans la richesse de la Tradition ecclésiale devient également capable d'étendre ses bras comme de vastes branches, afin d'entrer en dialogue avec la société séculière.

3. Sens et but de la vie chrétienne

Cette orientation consciente vers le sens et le but de l'existence chrétienne constitue toujours le premier pas lorsqu'un être humain veut trouver sa vocation concrète. Aussi est-ce si important de se formuler à soi-même ce but ultime. La Tradition spirituelle nous fournit une série de principes et d'images dont nous pouvons faire mémoire :

- « *Cherchez d'abord le Royaume et sa justice, et tout le reste vous sera donné en plus.* » (Matthieu 6,33) Le Règne de Dieu ou son Royaume nous mettent devant les yeux notre destinée ultime. Au centre du Royaume de Dieu se situe un ordre des choses et de la société qui est ordonnancé selon la justice divine.
- « *Cependant nous sommes citoyens des cieux.* » (Philippiens 3,20) La Jérusalem céleste d'Apocalypse 20-22 place devant nos yeux une communauté déjà sauvée. À la différence de l'image du Royaume de

Dieu, l'accent est mis ici sur l'Agneau se tenant au centre de la cité. Il est le garant de toutes les victimes de l'histoire qui se réconcilient avec leurs bourreaux. La réconciliation entre victimes et bourreaux est le cœur d'une communauté qui vit dans la paix et la justice.

- « *Car vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez été revêtus d'un vêtement nouveau – le Christ lui-même.* » (Galates 3,27) Ici, le but n'est pas formulé de manière collective mais individuelle. La destinée ultime est de devenir un homme nouveau et de croître dans l'*imitatio Christi*. Il y va de notre devenir d'être humain.
- « *Écoute Israël, le Seigneur notre Dieu est l'unique Seigneur. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force.* » (Deutéronome 6,2) Ici, c'est la foi au Dieu unique, au-delà de toutes les idoles, qui est formulée comme objectif. Le premier commandement est ensuite, dans le livre du Lévitique et par Jésus lui-même, relié au second commandement : aimer son prochain comme soi-même.

4. « Principe et fondement »

C'est de l'orientation vers le sens de la vocation chrétienne et de la formulation de la foi au Dieu unique et à son Esprit que découle en fin de compte le discernement des esprits. Tous les esprits et tous les élans, toutes les idées et toutes les pensées, toutes les émotions et toutes les initiatives sont à mesurer selon cette orientation vers le seul Dieu et vers son projet pour l'humanité. L'agir salvifique de Dieu dans le monde est comme l'aiguille de la boussole selon laquelle l'être humain doit mesurer si lui et son environnement rejoignent la volonté de Dieu, ou non. Dieu fixe comme but préliminaire l'histoire du salut, tandis que la vocation consiste à y apporter notre collaboration. Nous sommes placés devant ce choix consistant à déterminer si nous voulons travailler à l'économie du salut et avoir Dieu comme Maître, ou si nous voulons gérer le monde de manière « socialiste, néo-libérale ou nationaliste ».

Ignace de Loyola a écrit un texte qui nous aide à nous aligner sur l'économie du salut. Par ce biais, il nous fournit des indications claires. Il nomme ce bref texte « Principe et fondement ». Ce dernier doit contribuer de façon exemplaire à organiser notre vie selon l'Esprit de Dieu. Examinons-le, dans une version paraphrasée que j'ai moi-même produite².

- A. « Dieu nous a donné la vie parce qu'il nous aime. Ainsi, nous avons été créés, nous les êtres humains – masculins et féminin – afin de louer Dieu, le roi d'Israël et Père de Jésus-Christ, pour lui rendre gloire et pour le servir, comme pour aimer notre prochain. C'est là que nous trouvons aussi la voie de salut promise à notre existence.
- B. Les autres créatures et choses sur la terre possèdent leur dignité propre ; et elles sont créées de façon à nous aider, nous êtres humains, dans la poursuite du but pour lequel nous sommes créés. Il en découle que nous devons être en relation avec elles de la manière qui leur corresponde. Nous en userons dans la mesure où elles nous servent pour le but dans lequel nous sommes créés, et nous les laisserons de côté dans la mesure où elles nous en éloignent.
- C. Ainsi, nous devons nous efforcer dans notre vie quotidienne d'atteindre une toujours plus grande liberté intérieure à l'égard de tous les êtres et créatures, dans la mesure où nous pouvons décider librement et nous ne sommes pas prisonniers d'une obligation ou d'un interdit. Ainsi, nous n'aspérons à la santé pas davantage qu'à la maladie, à la richesse pas plus qu'à la pauvreté, à l'honneur pas davantage qu'au déshonneur, à une longue vie pas plus qu'à une existence brève, et ainsi de suite dans toutes les autres choses.
- D. Notre seul désir et notre unique choix doivent être : je désire et je choisis ce qui me conduit davantage vers le but pour lequel je suis créé en compagnie des autres êtres humains et des autres créatures. »

² Pour l'original, voir le livre des *Exercices spirituels* d'IGNACE DE LOYOLA, au n. 23.

Le texte commence au paragraphe A par la formulation du double commandement de l'amour qui constitue la réponse humaine à l'amour de Dieu pour nous. Dieu n'est pas ce que les hommes se représentent sous le concept de Dieu. Il n'est pas le Dieu des philosophes. Il n'est pas le Dieu du ressenti naturel de l'être humain. Le ressenti humain de la totale dépendance et la conception des philosophes conduisent à la religion païenne. Il s'y trouve également beaucoup de bien, mais ce qui est décisif, c'est que le chrétien, lorsqu'il cherche Dieu, ne s'arrête pas à sa propre représentation de Dieu. Elle est souvent trop idéale et teintée d'évasion du monde. C'est le Dieu de l'Écriture sainte qu'il s'agit pour le chrétien de connaître.

En outre, dans ce premier paragraphe du texte, l'humain est interpellé dans son être sexué, comme cela est le cas en Genèse 1,26. L'humain est image masculine et féminine de Dieu. Ce n'est que par l'élaboration de son être sexué qu'il peut devenir image de Dieu. Devenir-homme et devenir-femme est une tâche culturelle et pas seulement une donnée biologique, ainsi que la science nous y a rendus attentifs ces dernières années. Il ne sert à rien de nous voiler la face devant la question du *gender*, il faut bien plutôt participer à y réfléchir à partir de l'Esprit de l'Évangile. C'est ainsi que l'être humain fait de chair et de sang, d'esprit et d'âme peut regarder la vie et le monde et se demander : qu'est-ce qui accroît la gloire et la reconnaissance de Dieu ? Quelles actions contribuent à la grandeur de Dieu ? Comment puis-je servir dans l'histoire au salut de l'humanité ?

Si j'oriente mon agir en fonction de ces interrogations, je puis être assuré que je serai conduit par Dieu, que je découvrirai toujours plus sa volonté et trouverai aussi ma vocation. Ce qui est décisif, c'est qu'également les différentes formes sociales de vocations qu'offre l'Église s'orientent toujours à neuf vers Dieu. La vie religieuse, les communautés spirituelles, le presbytérat, le diaconat, les engagements dans les paroisses et les associations, etc., ne sont pas des buts en eux-mêmes pour la réalisation de la vocation. Ils ne sont que des moyens, en partie éprouvés et établis, en parties souples et liés au contexte. La manière dont ils sont vécus et concrétisés dépend des différents facteurs sociaux. Ils doivent toujours être

adaptés de façon à pouvoir vraiment porter du fruit. En outre, chaque personne doit pouvoir choisir la forme qui corresponde à ses aspirations et à ses capacités naturelles. L'homme n'est jamais forcé par Dieu à être quoi que ce soit qui contredise ses caractéristiques les plus profondes.

5. Orienter sa vie par la prière

Les paragraphes suivants du « Principe et fondement » énumèrent les indications décisives concernant le discernement des esprits. Tout d'abord, il est dit dans la section B : que l'homme abandonne, accepte ou utilise un objet, une relation, un travail, une activité, etc., dans la mesure où ils servent au Royaume de Dieu, ou non, et dans la mesure où ils contribuent à la croissance de l'homme, ou non. Je suis invité à me mettre en relation avec le monde et à m'y attacher de telle manière que cela m'aide à me rapprocher de Dieu. Je suis appelé à me libérer des choses de façon à ce qu'elles ne constituent pas un obstacle sur mon cheminement vers Dieu. Ici, il s'agit du travail à la liberté intérieure et extérieure. Ignace affirme que l'homme doit se libérer des « attachement désordonnés ».

Pour cela, il faut sans cesse se ménager des temps de silence et de prière, pendant lesquels je puis exposer ma vie intérieure devant Dieu. En sa présence, je puis demander consciemment que mes sentiments et mes instincts intérieurs, mes pensées et mes émotions soient purifiés. Ils doivent être complètement tournés vers Dieu. Cela requiert des temps quotidiens de silence, où je demande à Dieu de pouvoir regarder ma vie avec ses yeux et son attention aimante. Là où des motions intérieures et des images m'éloignent de Dieu et où je ne tourne qu'autour de moi-même, je demande la liberté. Je demande à ce que les forces qui me conduisent dans cette direction soient intensifiées. Et lorsque j'ai vraiment pu me tourner vers le but pour lequel je suis créé, je suis alors plein de gratitude.

Cette forme de prière est appelée aujourd'hui « prière d'attention amoureuse ». Ignace de Loyola parlait quant à lui d'« examen ». Le cœur consiste à prier sa propre vie devant Dieu. Une telle pratique s'avère souvent

plus importante dans la recherche de sa vocation et le discernement des esprits que la formulation de prières toutes faites. Je porte au langage ma vie devant Dieu, aussi naturellement et sans censure que le font les Psaumes. Je me fais tout écoute car « *qui écoute vivra* » (cf. Isaïe 55,3). Il est cependant aussi utile de prendre l'un ou l'autre Psaume, afin d'élargir mon être intérieur devant Dieu à travers son langage. Une telle prière de l'attention aimante, pendant laquelle je m'oriente toujours à neuf et je me laisse conduire vers le but, est la prière la plus importante pour la croissance intérieure. C'est ainsi que la vie intérieure est petit à petit ordonnée et se laisse former par l'Esprit de l'Évangile. La prière de Nicolas de Flüe peut l'ouvrir ou la clore, car elle en résume la quintessence :

Mon Seigneur et mon Dieu, arrache de moi tout ce qui m'éloigne de toi.
Mon Seigneur et mon Dieu, donne-moi tout ce qui me conduit vers toi.
Mon Seigneur et mon Dieu, prends-moi à moi et donne-moi tout entier à toi.

Ignace recommande en outre diverses méditations, afin de se mettre sans cesse le but ultime devant les yeux et d'y adhérer à nouveau. Il propose par exemple à l'orant de s'imaginer être à l'heure de sa propre mort. L'homme doit regarder sa trajectoire de vie à partir du moment de sa fin. De ce point de vue, il devient possible de voir ce qui compte vraiment dans la vie. Des intérêts et des besoins à court terme sont ordonnés dans l'ensemble de sa biographie. En fin de compte, tout homme désire que sa vie, prise comme un tout, réussisse. Et l'exercice consistant à se placer à l'heure de sa mort signifie également pour un chrétien d'assumer la responsabilité de l'ensemble de sa vie devant Dieu.

C'est alors que l'homme perçoit le but pour lequel il est créé par Dieu et pour lequel il devrait vraiment vivre. La méditation consiste alors en une sorte de « souviens-toi que tu es mortel » (*memento mori*), non d'abord pour réfléchir à sa mortalité, mais pour mettre les différents intérêts et idées, besoins et initiatives en perspective par rapport à l'ensemble de l'existence. Il s'agit de considérer sa vie « dans l'optique de l'éternité » (*sub specie aeternitatis*).

6. Consolation et désolation

Quand l'homme pressent et expérimente un peu de la beauté de la vie avec Dieu, il est rempli de joie. Ignace de Loyola parle de consolation intérieure. C'est la motion et la motivation, la force intérieure et la joie d'avancer sur le chemin avec le Christ. L'homme doit se laisser guider par cette consolation. Ignace décrit de la manière suivante l'action de l'Esprit de Dieu en l'homme qui se tend vers Dieu³ :

J'appelle consolation un mouvement intérieur qui est excité dans l'âme, par lequel elle commence à s'enflammer dans l'amour de son Créateur et Seigneur et en vient à ne savoir plus aimer aucun objet créé sur la terre pour lui-même, mais uniquement dans le Créateur de toutes choses. La consolation fait encore répandre des larmes qui portent à l'amour de son Seigneur l'âme touchée du regret de ses péchés, ou de la Passion de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, ou de toute autre considération qui se rapporte directement à son service et à sa louange. Enfin, j'appelle consolation toute augmentation d'espérance, de foi et de charité, et toute joie intérieure qui appelle et attire l'âme aux choses célestes et au soin de son salut, la tranquillisant et la pacifiant dans son Créateur et Seigneur.

Toutefois, ces temps de joie alternent sur le chemin spirituel avec des moments de désolation. Lorsque l'homme abandonne quelque chose à quoi il s'était attaché, il éprouve douleur, tristesse et abandon. Souvent l'homme doit un peu mourir avec les choses qu'il abandonne. Le moi social se brise et meurt. La désolation apparaît alors, parce que l'ego reçoit moins de flatteries. Le « je » doit apprendre à ne pas être toujours au centre. La désolation est la tristesse due à la perte de choses auxquelles on a pris goût. Plus une personne est empêtrée dans des habitudes qui s'opposent à l'orientation vers le Royaume de Dieu, plus elle éprouve une lourde impression négative. Elle s'empêche alors de faire de nouveaux progrès et de croître, dans la mesure où sa *psychè* lui fait faussement miroiter le fait

³ *Exercices spirituels*, n. 316.

https://livres-mystiques.com/partieTEXTES/Exercices_Ignace/exercices.html.

que le chemin est beaucoup trop escarpé et que la vie spirituelle n'a pas de sens. La tradition spirituelle ecclésiale a toujours parlé de « mortification ». Le grain de blé doit mourir pour donner des fruits nouveaux.

Toutefois, celui qui parcourt le chemin spirituel ne renonce pas pour le plaisir de renoncer, mais parce que, de cette façon, il devient libre. Ainsi ce détachement se manifeste souvent par un sentiment dépressif et un abattement, par des tentatives de fuite et des pertes de motivation. Il s'agit alors de tenir bon en de telles circonstances. Ce sont les symptômes du sevrage de (mauvaises) habitudes. Ignace décrit la désolation de la manière suivante :

J'appelle désolation le contraire de ce qui a été dit dans la troisième règle : les ténèbres et le trouble de l'âme, l'inclination aux choses basses et terrestres, les diverses agitations et tentations qui la portent à la défiance, et la laissent sans espérance et sans amour, triste, tiède, paresseuse, et comme séparée de son Créateur et Seigneur. Car comme la consolation est opposée à la désolation, les pensées que produit l'une sont nécessairement contraires à celles qui naissent de l'autre.⁴

Il convient de supporter la désolation et de l'endurer avec patience. L'homme ne doit pas se laisser effrayer par elle. Il faut par conséquent grandir dans l'acceptation de la frustration. Comme le petit enfant qui doit apprendre à ne pas téter le sein de sa mère toujours et partout, ainsi dans des situations d'humeur dépressive, il s'agit de se tendre vers le moment de la consolation. Les changements d'état entre la désolation et l'abattement intérieur, d'une part, et la joie et l'enthousiasme renouvelés de vivre pour et avec Dieu, d'autre part, sont des signes évidents qu'un être est sur la route vers la quête de sa vocation. La manière de gérer la désolation et la joie intérieure constitue une partie importante du discernement des esprits.

⁴ *Exercices spirituels*, n. 317.

7. Comment traiter les esprits négatifs

Déjà Évagre le Pontique (345-399), dans son ouvrage *Praktikos*⁵, a commencé à classer les différents esprits, c'est-à-dire les diverses habitudes que l'homme doit vaincre dans son cheminement vers Dieu. Ce faisant, il énumère huit forces différentes qu'il nomme *logismoi*. Elles servent toutes à la rationalisation de l'affirmation de soi par laquelle l'ego s'affirme et se met au centre.

1. Dépendances orales comme la nourriture et la boisson.
 2. L'addiction libidineuse à la sexualité.
 3. La dépendance à l'avoir et à la cupidité.
Y répond l'ascèse.
-

4. La colère et l'emportement.
 5. La tristesse et l'envie.
 6. L'inertie et la léthargie (acédie).
Y répond la persévérance.
-

7. L'ambition et la vanité.
 8. L'orgueil et l'arrogance.
Y répond la foi.
-

Les trois premiers esprits proviennent de l'affirmation du soi *physique* de l'être humain. Évagre recommande de lutter contre eux par un comportement ascétique. Il faut un *agere contra*, comme on dit dans la tradition latine, un « agir contre ». Le jeûne, la continence sexuelle et l'entraînement à la pauvreté doivent aider l'être à combattre ces esprits. Il convient de noter que ces forces doivent être combattues dans la mesure où elles sont désordonnées, c'est-à-dire où elles ne conduisent pas à Dieu. En elles-

⁵ ÉVAGRE LE PONTIQUE, *Traité pratique* ou *Le Moine*, 2 Tomes, coll. « Sources chrétiennes », n. 170 et 171, Paris, Cerf, 1971.

mêmes, elles ne sont pas négatives, mais pour autant qu'à cause d'elles l'*ego* se place au-dessus du projet de Dieu et de l'histoire du salut.

Les esprits 4 à 6 proviennent de l'affirmation de soi *psychique* de l'être humain. Ici, Évangre ne recommande pas d'exercer l'ascèse, mais de prendre conscience de ces *logismoi* et de les endurer. Il s'agit d'admettre les sentiments de colère, de tristesse ou d'acédie, afin de les objectiver et d'attendre patiemment qu'ils s'en aillent.

Ignace de Loyola se penche également, dans sa réflexion quant à la désolation, sur ces esprits qui se manifestent à ce niveau spirituel et psychique. Lui aussi recommande l'endurance, mais il souligne également la nécessité de tendre activement vers un moment renouvelé de consolation.

Les esprits 7 et 8 appartiennent à l'auto-affirmation *spirituelle et religieuse*. Ils peuvent se manifester en temps de consolation comme de désolation. Tandis que l'ambition tire l'affirmation de soi spirituelle vers le registre du religieux, dans la mesure où quelqu'un désire particulièrement être saint ou parfait, l'orgueil est une tentation qui surgit également en cas de succès, de joie ou de consolation. Le comportement ascétique ne sert ici à rien, car quand l'orgueil est vaincu par l'humilité, alors l'homme peut en être à nouveau fier. Ici le chat se mord la queue. C'est pourquoi seule la foi est utile pour triompher de l'ambition et de l'orgueil, c'est-à-dire la confiance radicale en Dieu qui fait de nous des hommes meilleurs et nouveaux. Seul Dieu peut vaincre l'*ego* et ouvrir les portes de la Jérusalem céleste. La foi reconnaît que nous ne pouvons pas nous sauver nous-mêmes, mais que finalement tout est grâce et don de Dieu. L'humilité et la modestie sont les signes infaillibles que l'homme s'est laissé entièrement conformer par Dieu, l'ambition et l'orgueil sont les tentations les plus profondes de l'homme pieux dans le domaine spirituel et religieux.

8. Une théorie de la relativité spirituelle

Revenons au « Principe et fondement ». Le paragraphe C nous fait faire un pas supplémentaire. Il parle d'une attitude active que l'homme doit sans cesse adopter. Il est toujours appelé à se situer à l'égard des choses de manière indifférente. *Indeferentes* est mentionné en espagnol dans le texte original. L'indifférence est l'attitude de liberté intérieure qui ne juge pas les circonstances, les choses et les relations d'après la valeur qu'elles ont dans ce monde. L'indifférence détermine la valeur uniquement à partir du tout, c'est-à-dire du Royaume de Dieu, de la Jérusalem céleste ou du devenir homme.

La richesse – que ce soit de l'argent ou de l'or, des propriétés ou de l'immobilier, du savoir ou du pouvoir – n'est donc pas une valeur en soi. Ces choses obtiennent de la valeur pour la vie dans une société mondaine, parce que tous y aspirent et parce qu'elles confèrent du pouvoir. Mais selon la perspective de l'indifférence, l'argent ou l'or n'ont peut-être aucune valeur parce qu'ils rendent l'être humain imbu de lui-même et qu'ils réduisent son empathie et son aptitude à la solidarité. Le savoir n'est peut-être pas une valeur, parce qu'il rend arrogant vis-à-vis des autres.

Ce qui est déterminant pour l'attitude d'indifférence, c'est qu'aucune chose n'est en elle-même bonne ou mauvaise. La valeur ne résulte pas de mécanismes sociaux, comme c'est le cas habituellement dans la vie quotidienne. L'or et l'argent, le savoir et les propriétés ne peuvent représenter une grande valeur pour le croyant que s'ils sont investis pour le Royaume de Dieu. Par cette attitude de liberté intérieure et d'indifférence, Ignace n'exprime rien d'autre qu'une réévaluation de toutes les valeurs.

Nous sommes ici en présence d'une « théorie de la relativité » spirituelle qui, par son importance, dépasse même la théorie de la relativité de la physique. Tout obtient sa valeur à partir du but pour lequel l'homme est créé. « Le principe et le fondement » formule donc les conséquences du monothéisme pour l'agir au quotidien. C'est une déclaration de guerre à toutes les idoles

qui apparaissent parce que nous tenons les valeurs de la société comme le but ou même l'absolu. Mais elles sont toujours relatives.

L'attitude d'indifférence à laquelle l'homme doit tendre spirituellement le place dans l'état de l'équilibre permanent du vivant. Tout vivant, cependant, est mouvement et se dirige quelque part. Chaque instant devient un moment de décision. L'homme décide si quelque chose peut être utilisé selon une dynamique de croissance et de développement de la vie ou s'il lui donne une autre direction qui a ailleurs son point de fuite. Formulé avec une certaine outrance : il n'y a plus besoin de lois ni de normes générales, mais à chaque instant il faut à nouveau décider si quelque chose mène au bien ou au mal. Il s'agit d'une éthique de situation à laquelle l'homme spirituel est appelé et où il peut trouver sa vocation et la volonté de Dieu.

Cette logique s'applique également aux réalités religieuses. La prière est généralement quelque chose qui conduit davantage l'homme vers Dieu. Mais également envers la prière, l'homme a à être indifférent, car la prière peut aussi être une fuite du monde ou un empêchement à agir pour le bien social. Même la prière n'est pas bonne en soi.

Un autre thème extrêmement sensible est, par exemple, l'indissolubilité du mariage. Elle est en soi un bien permettant à l'homme, précisément aussi dans des circonstances difficiles, de croître vers le devenir humain et le Royaume de Dieu. Mais l'indissolubilité n'est pas non plus absolue. Il peut arriver des cas où la dissolution d'un mariage conduit davantage le couple et son entourage vers le but pour lequel il a été créé.

La notion d'indifférence est donc également une affaire hautement délicate et explosive. Elle offre un dynamisme extrême là où il y va vraiment de Dieu et de la vie en plénitude. C'est là que l'homme souvent se brûle les doigts et qu'il faut une particulière attention. Pour éviter que l'homme ne se réclame trop facilement de l'indifférence, ou en vertu de ressentis trop subjectifs, Ignace a ajouté une clause à son texte : il doit s'agir normalement de choses pour lesquelles l'homme possède la liberté de décision. Il y a des lois auxquelles il est tenu. Mais alors se posent naturellement ici une série de

questions : Quelle est l'autorité qui octroie une autorisation ? Comment s'articulent la loi et la liberté intérieure qui peut aussi être associée à la décision de conscience ? Nous ne pouvons pas entrer ici plus avant dans cette problématique.

Mais ce qui est clair dans la tradition spirituelle, ainsi que chez Ignace, c'est ceci : le pendant de l'indifférence est l'obéissance. À la liberté intérieure et au discernement personnel appartiennent l'obéissance et l'écoute de la voix de l'accompagnateur spirituel, ainsi que de celle de l'autorité de l'Église. C'est dans ce cadre que se jouent la vie spirituelle et toute vocation humaine. Si on accentue un seul des deux pôles – soit rien que l'indifférence, soit uniquement l'obéissance –, on fausserait dans tous les cas la vérité profonde et spirituelle. Mais malheureusement, dans le quotidien ecclésial, il est beaucoup trop question d'obéissance et pas assez de l'attitude d'indifférence. Pourtant, c'est cette dernière seule qui aide vraiment l'homme à grandir spirituellement et à avancer.

9. Le choix de ce qui est meilleur

La dernière section du « Principe et fondement », le paragraphe D, se compose d'une phrase qui met l'accent sur la dynamique de la vie spirituelle. L'homme doit sans cesse mettre en œuvre sa liberté. La liberté et la vie ne sont réelles que dans leur exercice. On ne possède pas la vie ni la liberté comme un objet. On n'« est » pas libre, mais on « vit librement ». Ce qui est statique, c'est ce qui contredit le plus la vie. C'est pourquoi saint Thomas d'Aquin écrit que l'apathie et l'inertie sont le péché capital de l'homme. Le péché n'est pas tant de faire quelque chose de mal, que de ne pas percevoir que la vie consiste en un accomplissement toujours nouveau et actif de la liberté.

Cela est aussi à souligner à l'égard de personnes qui cherchent leur vocation et qui font des détours. Mieux vaut faire des détours que pas de route du tout. Mieux vaut se tromper et faire demi-tour plutôt que de ne pas marcher. Le péché d'omission par lequel l'homme refuse d'entrer comme partenaire

dans la réalisation créative de la vie est bel et bien le « *péché contre l'Esprit* » dont parle l'évangile de Matthieu (12,31-32). Selon Matthieu, ce péché ne peut être pardonné parce qu'il représente un refus pur et simple de la vie. C'est précisément ce à quoi appelle le « Principe et fondement », à savoir à se mêler au flux de la vie dans la mesure où l'homme choisit ce qui le conduit davantage vers le but pour lequel il a été créé. Ce « davantage », qui se dit *magis* en latin, incarne la dynamique de la comparaison et du progrès. Le principe du *magis* exprime la progression consciente du bien vers le meilleur.

Discerner les esprits ne signifie pas seulement séparer les forces mauvaises et destructrices des bonnes et constructives. Il est souvent facile de distinguer le bien du mal. Se libérer de ce qui est destructif, telle est la tâche du devenir libre. Cependant, celui qui est depuis un certain temps déjà sur le chemin spirituel et cherche sa vocation devant Dieu ainsi que sa volonté, se fera de plus en plus à la question de savoir dans quoi il doit investir sa liberté.

La liberté par contre se trouve devant une série de bonnes options et alternatives. Il faut distinguer entre bien et bien. Qu'est-ce qui est bien pour moi ? Objectivement parlant, il est bon de se faire envoyer en mission. En soi, il est bon d'entrer dans la vie religieuse. Il est bon de s'engager professionnellement comme père de famille ou mère de famille pour ses enfants et pour la paroisse. Mais quelle forme de vie est-elle bonne pour telle et telle personne ?

Ici aussi, il n'y a pas de valeur universelle ou objective. Il faut plutôt se demander si, dans de nouvelles circonstances et situations, ou avec la croissance de ma propre personnalité, il n'y aurait pas de nouvelles tâches ou formes de vie qui porteraient encore davantage de fruits. Il ne s'agit pas de remporter du succès, mais bien de porter plus de fruits, trente fois, soixante fois ou même cent fois plus, autant que possible (cf. Marc 4,8).

L'Esprit de Dieu agit donc là où il y a croissance. Il est par conséquent important de bien regarder si une personne apprécie correctement ses potentialités de développement. Il y a des êtres qui sont portés par un grand

idéalisme et qui veulent atteindre des objectifs ambitieux. Ils sont aussi prêts à tout donner à la suite de Jésus et pour la croissance du Royaume. Mais dans leur imagination de vouloir faire le bien pour Dieu, ils méconnaissent leurs propres limites et faiblesses. Pour un ministère en mission, il est nécessaire de disposer d'une santé stable, psychique et physique. Pour une vie religieuse dans un ordre, il est indispensable de posséder une personnalité émotionnellement solide. L'appel du Seigneur respecte les conditionnements humains des créatures.

L'Esprit de Dieu n'exige d'un être pas plus que ce qu'il peut faire. Une vocation spirituelle se construit toujours sur ce que la personne apporte comme capacités et limites. Pour cela, le vieil adage scolastique vaut pleinement : *Gratia supponit naturam et perficit eam* ; en français : La grâce présuppose la nature et la mène à perfection. Dieu n'éteint pas la mèche qui fume ni ne rompt le roseau froissé (cf. Isaïe 42,3). Dieu conduit toujours depuis l'état actuel, aussi fragile qu'il soit, vers le pas suivant. Telle est la pédagogie divine : évaluer correctement la personne et la situation, puis l'inviter à faire un pas supplémentaire en se transcendant. C'est ainsi que le chemin se fait en marchant.

Une vocation croît d'elle-même et se déploie avec le temps. Il peut y avoir des détours et des péchés, des vanités et des faiblesses qui sont intégrés et toujours transformés. Ce sont précisément les blessures que les hommes portent en eux qui s'avèrent précieuses pour une vocation. En effet, celui qui se laisse guérir d'une blessure intérieure acquiert par le processus de guérison une sensibilité et une compétence qui dépassent la moyenne.

Ainsi l'Esprit de Dieu ne table pas seulement sur les forces d'un homme – *play with your strengths* n'est qu'une partie de la réalité. Quand il appelle, Dieu s'appuie aussi sur les faiblesses de l'être humain, à condition que celui-ci permette qu'elles soient transformées par l'agir divin. Personne d'autre n'a formulé cela de manière plus pertinente que Paul : « *Dieu a choisi ce qui est folie pour le monde pour confondre les sages et il a choisi ce qui est faible dans le monde pour confondre ce qui est fort.* » (1 Corinthiens 1,21) Et l'apôtre des nations entend aussi Dieu lui dire : « *Ma grâce te suffit ; car ma*

puissance donne sa pleine mesure dans la faiblesse. » (2 Corinthiens 12,9)
D'une blessure vitale peut naître une compétence fondamentale. Le charisme d'une personne est souvent le revers de sa blessure la plus profonde. La vocation naît de la plaie et elles forment ainsi ensemble les deux faces d'une même médaille.

La condition est toutefois toujours que l'homme s'ouvre dans sa faiblesse et se remette entièrement à Dieu. Ce n'est que si l'humain est disposé à une constante croissance que l'Esprit saint peut faire apparaître la transparence nécessaire et agir en lui. Il n'est pas question de glorifier ni d'excuser ses faiblesses. Cela arrive trop souvent dans l'Église, lorsque des personnes incompetentes sont placées à des postes pour lesquels elles n'ont aucune prédisposition. De tels états de fait ne traduisent qu'un manque de professionnalisme. Pourtant, il s'agit de considérer les processus de guérison et d'apprentissage, de mutation et de transformation comme des lieux privilégiés de l'action de Dieu et d'en faire usage pour l'édification du corps du Christ.

10. La tentation sous l'apparence du bien

L'homme est appelé à distinguer les différents esprits et avis qu'il perçoit, et à chercher la volonté de Dieu pour sa vie. Plus il avance, plus il réalise combien facilement il peut se laisser tromper. Souvent son être intérieur lui fait miroiter un bien apparent. Combien de fois les gens croient faire le bien et vivre pour le Royaume de Dieu, alors qu'ils causent beaucoup de souffrances et de dégâts collatéraux. Faire la guerre au nom de Dieu peut être démasqué comme une tentation sous l'apparence du bien. Mais s'investir pour l'Église, pour la foi, pour une action sociale, pour un couvent, etc. : comme il est facile de confondre les moyens et le but ! Comme il est aisé pour une personne charismatique de n'avoir en vue que sa propre action et de ne plus travailler à la construction de l'ensemble de l'Église !

« Le contraire du bien, ce sont les bonnes intentions », dit Élie Wiesel. Ignace en savait un bout sur la tentation sous le couvert du bien. Par

exemple, il s'est laissé tromper un certain temps par une vision « merveilleuse ». Après son expérience d'illumination à Manrèse, il l'a reconnu d'un œil avisé. Même le don des larmes qui lui était si cher l'avait momentanément distrait d'un service authentique pour lequel il ne fallait aucune manifestation du soi émotionnel. Paul a parlé du mal apparaissant sous la forme d'un ange de lumière : « *Car Satan lui-même se déguise en ange de lumière.* » (2 Corinthiens 12,16) Sans cesse lâcher prise, remettre en question ses propres ressentis et perceptions et remettre toute sa connaissance à Dieu : alors l'homme peut sans crainte décider et agir en connaissance de cause et en toute bonne foi. Alors l'esprit de détermination est offert, au-delà de toute indécision intérieure.

Si maintenant l'homme cherche sa vocation et conduit sa vie dans cette attention et ouverture à la volonté de Dieu, cela ne signifie pas pour autant qu'il ne puisse pas, malgré tout, se tromper. Lorsqu'on échoue au sens mondain, cela nous est terriblement difficile. Mais peut-être l'échec est-il précisément la condition préalable pour que Dieu puisse vraiment agir à travers l'homme.

En tous cas, ce fut ainsi pour Jésus le Christ : ce n'est que par l'échec sur la croix – selon les critères humains – que Dieu a pu exercer sa totale puissance sur les forces de mort et se manifester comme Dieu. Si Jésus n'avait pas échoué sur la croix, il serait devenu un héros religieux. Tous ceux qui l'adoreraient seraient idolâtres. Mais puisqu'il a échoué sur la croix – un scandale face auquel Paul et nous tous nous buttons (cf. 2 Corinthiens 1) –, Dieu a véritablement pu agir en lui.

« *Mes pensées ne sont pas vos pensées et mes chemins ne sont pas vos chemins – oracle du Seigneur.* » (Isaïe 55,8) Cela, nous devons constamment en avoir conscience, si nous cherchons la volonté de Dieu. Le commandement de ne pas se faire d'images taillées signifie spirituellement : ne pas savoir trop vite ce que Dieu veut, mais se mettre toujours à nouveau en quête de sa volonté. C'est un non-savoir, joint à un respect profond de ce que l'être humain a reconnu comme la volonté de Dieu, qui caractérise la dialectique d'une vie, puis s'abandonne totalement à l'appel du Seigneur.

La vocation, c'est croire à un bonheur possible à travers le chaos

La vocation, c'est croire à un bonheur possible à travers le chaos

Interview de Véronique MARGRON
par Pierre PISTOLETTI, *Cath-Info / Apic* n. 85, jeudi 26 mars 2015

La vocation humaine n'est pas d'abord un choix de vie. Le regard de Véronique Margron va plus loin : selon la professeure d'éthique à la Faculté de théologie d'Angers, la question de la vocation s'identifie à celle de la « vie bonne », une vie qui assume sa part d'ombre et ne désespère pas de trouver du sens au milieu du chaos.

Véronique Margron, qu'est-ce que la vocation ?

C'est essayer de vivre le plus pleinement possible son humanité. À mes yeux la vocation, avant d'être un choix, consiste d'abord dans une conduite. Avant d'aller à tel ou tel endroit, dans tel type de choix de vie, c'est une manière de se tenir dans l'existence – et *a fortiori*, dans l'existence chrétienne.

Et quelle est cette manière de se tenir dans l'existence ?

C'est une implication dans le monde, sans en être spectateur, le regarder passer ou le juger de haut. On s'y engage comme homme ou comme femme, avant tout, en cherchant à être solidaire de celles et ceux qui nous entourent. Pour moi, la vie chrétienne se situe là et nulle part ailleurs.

La condition chrétienne n'est pas une condition par-dessus la condition humaine, elle n'est pas une sorte d'état supérieur. Elle se situe dans la vérité de la vie humaine si, en fin de compte, la vie humaine c'est essayer de se donner plutôt que de se garder, de s'ouvrir plutôt que de se fermer.

La vocation, c'est croire à un bonheur possible à travers le chaos

Cet antagonisme va donc déterminer toute vocation ?

Oui, sans doute. La vocation est une sorte de mouvement de donation qui n'est pas un « sacrifice » mais, en définitive, une joie. Car c'est de joie dont il s'agit.

La vocation c'est croire qu'à travers tout le fatras que je porte, il est possible d'être heureux, non pas pleinement heureux – je ne sais pas ce que ça veut dire –, mais goûter à suffisamment de bonheur pour pouvoir continuer à vivre. La vie réclame toujours du courage dans les heures sombres et il faut que ce courage soit porté par un certain « goût ».

Comment est-ce possible de trouver de la joie dans ces « heures sombres » ?

Si on le savait, on se porterait mieux ! Je ne sais pas si on peut trouver du goût dans les heures sombres sans les autres. Pour moi, c'est une vraie question. S'il n'y a pas de l'autrui qui m'estime, qui me respecte, qui m'aime et qui croit en moi, je crois que c'est impossible, y compris du sein de la foi.

Je crains que la prière ne soit pas suffisante s'il n'y a pas des visages qui nous tirent, qui nous disent qu'il est possible de sortir de nos enfers au moment où je n'y crois plus. Ils espèrent en quelque sorte pour moi.

Dans le déploiement de nos vocations, ces épreuves sont-elles providentielles ?

Ah non, vraiment, non ! Les heures sombres sont d'abord des heures dangereuses et, dans le danger, on peut mourir, non seulement physiquement, mais aussi psychologiquement, spirituellement ou socialement. Je me garderais donc bien de dire que c'est une grâce ou quelque chose de providentiel. Parfois, nous pouvons le dire longtemps après et parce que

La vocation, c'est croire à un bonheur possible à travers le chaos

nous en sommes sorti, mais en tant que telles, les épreuves ne peuvent en aucun cas être considérées comme bonnes ou essentielles.

Reste que la souffrance fait partie de la vie. Le problème, si je puis dire, ce n'est pas de lui trouver un sens, mais de chercher un sens à la vie dans l'épreuve, car c'est toujours la vie qui a du sens, jamais la souffrance ou le malheur. Et l'humain n'a pas besoin de se croire fort comme un roc, ni un « surhomme » ou une « surfemme », pour pouvoir traverser la souffrance.

La souffrance et l'échec n'épuiserait donc pas totalement le sens de la vie ?...

Non, elles ne l'épuisent pas totalement et nous pouvons nous inquiéter d'une société qui met autant au pinacle la réussite et la performance. Ce n'est tout de même pas cela, la réalité humaine. Nous souhaitons tous réussir, être performants, en bonne santé. En même temps, toute vie expérimente qu'elle est traversée par bien d'autres choses. Cette injonction permanente de la vie réussie me semble en fin de compte très inhumaine.

Je pense qu'il faudrait pouvoir réhabiliter non pas l'échec comme tel, mais le fait que la vie épouse plusieurs formes. Tant mieux si elle épouse celle de la réussite, de l'utilité et de la performance un certain moment, mais la joie dont nous parle l'Évangile implique le tout de l'existence, y compris ses limites. Et c'est avec ce « tout » qu'il faut avancer.

Dès lors, qu'est-ce qu'une vie bonne ?

Nous pouvons dire de notre vie qu'elle est bonne lorsque, *grosso modo*, elle se tient orientée au milieu du chaos qui nous est propre. Elle se tient avec des événements que je n'ai pas choisis et avec lesquels il a fallu faire quelque chose. Elle est bonne dans la mesure où j'ai tenté, bon an, mal an, de l'orienter, de ne pas la laisser balloter à tout vent et à tout flot.

La vocation, c'est croire à un bonheur possible à travers le chaos

Dans cette perspective, la vie chrétienne annonce qu'il n'y a pas de fatalité dans la vie humaine. Il y a des drames, c'est indéniable, mais il n'y a pas de fatalité. Nous ne sommes pas des jouets dans les mains de je ne sais quel démiurge. Les malheurs peuvent être tels qu'il arrive que nous ayons le sentiment d'une fatalité. J'ai pour grand ami le livre de Job. Tant d'histoires ressemblent de près ou de loin à ce livre. Il nous redit qu'il est possible de nous arracher à nos tombeaux, alors même que nous croyons qu'ils sont là pour toujours.

S'il y a des échecs que nous subissons, il y en a d'autres dont nous sommes responsables. Ces actes sont-ils irrévocables ? Nous empêchent-ils de recommencer une nouvelle histoire ?

Oui, nos actes sont irrévocables. Mais on peut avancer. Nous portons notre histoire sur notre dos, un peu comme des tortues. Je ne crois pas que l'on puisse si facilement « tourner la page » ou « passer à un autre chapitre ». Je pense plutôt que l'on peut réécrire sa vie et c'est cela recommencer.

Ce qui a été vécu est irrévocable, l'enjeu c'est de pouvoir y consentir – et Dieu sait si c'est parfois difficile. Y consentir, c'est croire que la vie peut toujours se « ré-ouvrir ». Il y a toujours du possible dans nos vies, quelle que soit son heure, mais le possible, ce n'est pas tout et n'importe quoi.

Je suis frappée par les premières paroles que Dieu adresse à l'homme dans la Genèse. Il lui dit : « *Tu pourras manger à tous les arbres, mais pas à celui qui est au milieu du jardin.* » L'humain a quasi tout à sa disposition. Il a tout, moins une chose. Je peux alors me dire que puisque j'ai presque tout, je dois avoir suffisamment pour pouvoir faire ma vie; ou je peux me dire, au contraire, que parce qu'une chose me manque, c'est comme si je n'avais rien. Je pense qu'il y a quelque chose de cela dans le combat qu'il nous faut mener : tout n'est pas possible – je ne peux pas devenir noir, rouge ou jaune –, mais il y a du possible et ce possible-là, il n'est pas tout cuit devant moi, il faut que je l'ouvre. « Il est toujours un chemin non tracé », selon le mot de Jean de la Croix. À l'homme de le tracer.